

LE FLANEUR.

CHAPITRE XXV.

Je ne sais quel est l'ignorant, le flatteur, l'homme de l'ancien régime, la tête poudrée, le rétrograde, qui, voulant exprimer fortement son droit de propriété sur une chose qu'on lui disputait, s'est imaginé le premier de dire : « Ceci

» est à moi comme Paris est au roi. » Et pourtant la langue des proverbes, où l'on assure que se trouvent la vérité triviale et la raison populaire, a recueilli soigneusement ce beau dicton rimé. Il y a, comme cela, une foule d'hérésies dans les formules traditionnelles qui servent à la morale des coins de rues; et c'est tout au plus si, depuis les journées de juillet, on a cessé d'appeler la voie publique, « le pavé du roi. » Du moins, la Chambre des députés n'a-t-elle pas consacré une seule séance à délibérer sur cette expression, bien autrement offensante pour les instrumens de la victoire que ne pouvait l'être pour les vainqueurs la qualification de sujets. Et voilà comme on perd tout le fruit des révolutions!

Or, Paris appartient, sans contredit, à celui qui jouit librement de son spectacle mobile, de ses trottoirs et de ses chaussées, de ses promenades, de ses boutiques, de ses monumens, de ses plaisirs. Et, à ce compte, quel droit peut y prétendre un roi qui, fût-il le plus citoyen du monde, eût-il le parapluie le plus bourgeois et le chapeau le plus modeste, ne saurait faire un

pas hors de son logis sans être assailli par une foule de badauds empressés de le reconnaître, de lui barrer le passage, comme pour lui demander s'il a encore à leur service une poignée de main?

Donc Paris n'est pas au roi. Il n'est pas non plus à l'habitant occupé de la cité qui, durant une grande partie de la semaine, reste enfermé dans l'étroit espace où le retiennent ses affaires, et n'attrape qu'à la course, dans l'intervalle d'un travail à un rendez-vous, quelque aperçu de ce tableau si vivant, si varié. Il n'est pas au sergent de ville lui-même qui a son rapport à faire, son poste assigné, sa mission spéciale, son cercle tracé, dont l'habit, d'ailleurs, effarouche de loin et met en déroute les acteurs des scènes les plus naïves. Paris serait à l'étranger, dont le passeport n'est pas sans quelques privilèges, et qui hante librement des lieux fort honnêtes où un visage connu n'oserait se présenter; si l'étranger savait toujours son chemin, si la crainte continuelle d'être trompé, d'être signalé par son seul accent à la mauvaise foi des marchands et des guides ne mettait pas de la timidité dans ses

recherches, de la gêne dans son allure. Le gamin de Paris est bien près d'en être le maître, même le cas d'insurrection à part; tant on le voit se multiplier, se reproduire, toujours le premier là où il y a quelque chose à voir, surtout quelque mal à faire, pénétrant partout, se glissant entre vos jambes, parfois même dans vos poches, le paresseux le plus actif, le fainéant le plus affairé qui soit au monde. Malheureusement il est en hostilité permanente avec les factionnaires. Le seul, le véritable souverain de Paris, je vous le nommerai : c'est le flâneur.

Mais toutes les fois qu'il y a supériorité légale, droit acquis et reconnu, prééminence notoire, il se forme des ambitions qui veulent en prendre leur part, au moyen de quelque titre frauduleux. L'usurpation, sous le nom de progrès, est à la piste de toutes les légitimités comme la contrefaçon, sous celui de perfectionnement, vient sans cesse harceler les brevets d'invention. La dignité sociale du flâneur n'a pas été plus à l'abri des envahissemens que l'hérédité royale, ou le privilège pour la vente du racahout (1). Cha-

(1) Le racahout est une substance importée d'Orient, qui pro-

cun veut, aujourd'hui surtout, se donner les airs de cette haute position. Il n'est pas de grimaud, haletant et crotté de la course qu'il vient de faire pour obtenir une sous-préfecture; d'avocat sans causes, d'homme d'état sans appointemens, de gagiste réformé, qui ne s'attribue effrontément les jouissances du loisir et la noble *disinvolture* du *far-niente*. D'autres ont bien les conditions de l'emploi, mais il leur en manque la science, ce qui ne les empêche pas de se produire comme s'ils étaient complètement pourvus. Ils croient que tout consiste à promener sur les boulevards une existence inutile, à demander nonchalamment ce qui se passe, à parcourir les journaux dans un café, à dire leur mot de politique, voire même à fumer quelques cigares qu'un contrebandier, parti du quai d'Orsay, leur apporte directement de la Havane. Ils s'imaginent avoir flâné aujourd'hui parce qu'ils se seront levés fort tard le matin, parce qu'ils auront bâillé en attendant l'appétit, déjeuné au café, lu dans cinq ou six feuilles différentes le compte rendu de la dernière séance, fait fondre

dnit, dit-on, chez les femmes le même effet que les fonctions ministérielles chez les hommes, il les engraisse à vue d'œil.

lentement le sucre d'un verre d'eau, écouté les on dit de la Bourse, vu partir les chevaux allant au bois de Boulogne, lorgné quelques femmes au passage, échangé dans leurs rencontres des paroles insignifiantes, étudié profondément l'affiche des théâtres; parce qu'ensuite ils se seront cotisés, trois ou quatre de même force, pour fournir à la conversation du dîner et apporter chacun leur contingent de fadaïses; qu'enfin ils auront associé leur ennui à celui d'un autre pour supporter ensemble la durée d'un spectacle. Si, avec cela, il leur a plu d'assister aux débats de la Chambre, bien sûrs d'avoir perdu leur temps, ils se vanteront, vous dis-je, d'être flâneurs; les malheureux! Il me semble entendre des gens qui prétendraient gouverner l'état, sous prétexte qu'ils ont un portefeuille rouge, qu'ils habitent un hôtel sans payer leur loyer, et qu'ils parlent à la tribune quand il leur plait.

Je vous ai dépeint le bourgeois de Paris. Je veux vous montrer le flâneur, et je me reposerai.

D'abord, il faut que nous le prenions chez lui, quoiqu'on le trouve facilement ailleurs, pour que vous n'alliez pas supposer, comme j'ai vu

tant de gens le croire, qu'il soit sans domicile. Ce serait en effet vous tromper étrangement; le vagabond ne flâne pas, il erre. Celui qui vit tout le temps hors de son logis pour trouver dans les lieux publics, dans le mouvement de la promenade, dans les innombrables distractions de la rue, dans ces mille asiles toujours ouverts, soit par la munificence du budget, soit par la spéculation de l'industrie, les ressources, les agrémens, les nécessités qui lui manquent; celui-là n'est pas notre homme. Ce peut être un citoyen fort honorable; je suis même tout disposé à le juger ainsi. Mais il cherche de l'occupation, du feu, une cuisine, un siège, une lampe, de l'air, de l'exercice, voilà tout. Le flâneur, au contraire, est bien logé, dans un beau quartier, à la proximité des boulevards. Il habite une rue toute voisine de celles où la circulation fait bruire son fracas, de manière à l'entendre sans en être étourdi. Il a choisi une maison, non pas telle qu'on les fait aujourd'hui, pour que trente ou quarante ménages s'y entassent les uns sur les autres avec enfans, valets et bêtes; mais ce qu'on nomme, en style de portier, une maison tranquille, où son existence n'est pas confondue

parmi celles d'une nichée immense, où l'on s'inquiète de lui, où l'on s'aperçoit de ses mouvemens, où enfin ce n'est pas chose indifférente et incertaine qu'il soit sorti ou couché, qu'il se porte bien ou qu'il ait la migraine.

Dans son logis, il a réuni tout ce qui compose le confortable. Car le meilleur moyen de goûter avec calme les plaisirs du dehors, c'est de ne jamais être poursuivi par la crainte de rentrer ; et ce n'est pas sortir de chez soi que d'en être chassé par le froid, par la faim, par le manque d'espace, par un sentiment quelconqué de privation et de souffrance. Il a donc tout ce qu'il lui faut pour réjouir sa vue, pour tenir son corps à l'aise, pour occuper son esprit ; des gravures, des livres, un canapé, un fauteuil à dossier renversé, une chauffeuse, une chancelière, son déjeuner et son journal. Je dis son journal, et ceci n'est pas chose à oublier. Car il n'appartient qu'à l'homme tout à fait insouciant du bien-être de s'aventurer dans la rue, par un temps comme le nôtre, sans savoir auparavant en quel état est l'esprit public, à quelle distance on est de l'émeute, quelle physionomie il convient de pren-

dre, quel maintien il faut adopter pour passer tranquillement son chemin à travers les opinions ; quel quartier encore il est bon d'éviter, et de quelles rencontres on doit se tenir à l'écart pour ne pas être enveloppé dans une mauvaise affaire. Un flâneur, conduit à la préfecture de police, perdrait aussitôt son caractère ; il serait déchu de plein droit. Vous comprenez déjà qu'il reçoit un journal d'opposition ; parce que là se trouvent les alarmes prévoyantes, les rendez-vous donnés, les occasions indiquées, pour le choc des partis et la démonstration de leur joie ou de leur douleur. Tandis que les journaux du gouvernement vivent dans un état de quiétude continuelle, attendant toujours la fin du trouble, qu'ils n'ont pas annoncé, pour vous dire gravement que l'ordre est rétabli sur tous les points. Il est vrai qu'ils tiennent leurs lecteurs au courant des réceptions, des entrées, des revues et des inaugurations. Mais tout cela n'est pas à l'usage du flâneur, c'est l'affaire du badaud ; et ne confondons jamais, je vous prie, ces deux espèces.

De même qu'il a un journal, par un motif analogue de précaution, il a un thermomètre

pendu contre le mur extérieur de sa croisée, et un baromètre dans son antichambre. Le premier pour régler, suivant la température, l'épaisseur de ses vêtemens; le second pour décider l'importante question de la canne ou du parapluie; question d'amour-propre, je vous assure, encore plus que d'hygiène et d'économie. Car se pourvoir à contre-temps de l'abri portatif, ou bien être surpris sans défense par une averse, c'est plus qu'un embarras, un accident, c'est une faute.

Maintenant qu'il a étudié l'atmosphère politique du jour, la disposition du ciel et la direction du vent, le voilà prêt à sortir. C'est l'action importante de sa vie. Aussi rien au monde ne saurait-il l'empêcher ou la retarder. Malheur à l'importun qui viendrait en ce moment lui apporter quelque-une de ces propositions dont sont assiégés tous les gens ayant feu et lieu, payant leur contribution mobilière et inscrits au livre des vingt-cinq mille adresses; telles que souscriptions patriotiques, bals de charité, billets de loterie, papeterie au rabais, étoffes anglaises, cire luisante, et pétitions collectives. Il serait

assuré d'un fort mauvais accueil. L'homme occupé n'est pas si avare de ses instans; il les a déjà tous aliénés au profit des affaires. S'il arrive tard à un rendez-vous, c'est tant-pis pour ceux qui l'attendent; ce qu'il gagnerait en exactitude ne serait pas employé au loisir. Mais prendre au flâneur quelques minutes du temps qu'il a destiné à sa promenade, c'est le voler cruellement; c'est tailler dans le vif de son existence. Je ne sais vraiment qui pourrait le retenir chez lui lorsqu'il a son chapeau sur la tête et ses gants aux mains. Une femme peut-être, ou bien un gendarme.

Si aucun de ces obstacles ne s'est rencontré, le voilà dans la rue, propre, bien mis, mais sans aucune singularité de toilette, de manière à entrer partout et à n'être remarqué nulle part. Il n'est pas, il ne peut pas être de la première jeunesse; et voici pourquoi. Je suppose que, vous et moi, nous avons laissé loin derrière nous l'âge des passions ardentes. Mais nous nous rappelons fort bien ce que nous étions alors, ce que causait d'émotion dans notre cœur, de trouble dans notre sang et de brusque interruption dans notre marche,

le passage rapide, à travers la foule, d'une taille souple et fine, d'un gracieux visage, d'un pied mignon et bien chaussé; que de pas nous faisons pour revoir tout cela, long-temps, encore, jusqu'à ce qu'une autre apparition vint nous déranger de notre inutile poursuite; c'était un métier bien fatigant! Mais il serait tout à fait inconciliable avec les habitudes calmes et posées de la profession qui nous occupe. La jeunesse court; flâner demande un âge mûr et des sens rassis. Encore une distinction qu'il faut retenir.

Maintenant que Paris s'ouvre tout entier à la tournée du flâneur, voyons comment il va le prendre. D'abord, ce qu'il sait le moins, c'est s'il doit suivre le trottoir à droite ou à gauche de sa maison. Et il faut bien qu'il y ait du charme dans cette incertitude; car il semble se complaire à la faire durer, comme s'il attendait du hasard, du premier objet qui va l'attirer, une direction de bon augure. Mais après cette hésitation, ne vous inquiétez pas de lui. Vous pouvez le suivre; une fois lancé, il ira son chemin.

Je vous ai signalé déjà les boulevards comme

le centre vers lequel se réunissait tout ce que Paris a de loisir accidentel ou coutumier. Vous pensez bien que le flâneur n'y manque pas. S'il vous paraît s'en éloigner, il y reviendra. Mais n'allez pas croire qu'il ne sache faire autre chose que mesurer l'intervalle entre la rue de la Chaussée-d'Antin et le faubourg Montmartre, au milieu des oisifs, des inutiles, des ennuyés, des parasites et des coulissiers, qu'il se montre tous les jours à la même place et qu'il donne en quelque sorte son adresse en un certain lieu. Rien n'est au contraire plus antipathique avec l'art qu'il professe. L'indépendance, la liberté de mouvements, en forment les principales conditions; et celui qui a quelque pratique n'ignore pas la servitude que l'on contracte, les fâcheux dont on devient le point de mire, lorsqu'on se laisse voir trop souvent dans un espace convenu. Il veut qu'on le rencontre toujours, mais qu'on ne le trouve jamais.

Donc le flâneur sait varier ses promenades sans dessein, sans préméditation, ce qui serait encore un travail, mais par le seul instinct de l'homme qui marche à l'aventure. Et c'est ainsi